

Un spectacle et une saison à quatre mains

Les Mains

Sylvain Schryburt

Numéro 115 (2), 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24837ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Schryburt, S. (2005). Compte rendu de [Un spectacle et une saison à quatre mains : *Les Mains*]. *Jeu*, (115), 26–29.

Un spectacle et une saison à quatre mains

Nouveautés au Quat'Sous

La saison 2004-2005 du petit Théâtre de Quat'Sous aura été riche en événements. Quelques semaines après la fin du mémorable *Incendies* de Wajdi Mouawad, le directeur artistique remettait officiellement les rênes du théâtre de l'avenue des Pins à son successeur, Éric Jean, avec qui il a programmé la saison. Ce changement de la garde a été suivi de célébrations peu ordinaires : après le Rideau Vert et le TNM, c'était au tour de la compagnie fondée en 1955 par Paul Buissonneau de souligner son cinquantième anniversaire de naissance. Une saison sous le double signe du passé et de l'avenir qui aura tout de même permis à Éric Jean d'afficher ses couleurs, le temps d'un spectacle présenté à l'automne 2004.

Bien avant la première, les médias ont fait beaucoup de bruit autour du processus de création des *Mains*. Il s'agissait de monter un spectacle avec pour seuls points de départ le flamenco et l'univers poétique de l'Espagnol Federico García Lorca. Explorant d'abord ces deux thèmes à travers une première série d'improvisations dirigées par Éric Jean, on conçoit un décor qui, une fois érigé sur la scène du Quat'Sous, est investi par les acteurs et actrices pour une nouvelle série d'improvisations. De là émergent des situations, des images, des personnages et des bribes d'histoires qu'Olivier Kemeid recueille, développe, complète, met en forme ou rejette. Apporté scène par scène, le texte est aussitôt distribué aux acteurs qui poursuivent les répétitions tandis que la mise en scène prend forme et que s'ajoutent progressivement accessoires, éclairages, musiques et costumes. Sans parler ici de création collective – les tâches de chacun sont trop bien définies –, le processus favorise une plus grande participation des acteurs et autres concepteurs du spectacle, lesquels se l'approprient d'autant plus intimement qu'ils en ont été la source, en quelque sorte. Bref, une attitude expérimentale où le résultat à la scène et le chemin qui y mène ont autant d'importance, même si l'un n'est jamais garant de l'autre : de l'audace bienvenue qui a sa place dans la tradition du Quat'Sous.

Drame passionnel dans un décor magique

Central à la pièce est l'excellent décor de Magalie Amyot représentant une salle de bain qui couvre l'entièreté du plateau, du côté cour au côté jardin et du plancher jusqu'aux cintres. Baigné dans une lumière chaude qui rappelle le soleil d'Espagne, il ouvre complètement l'espace au point de faire paraître la petite scène du Quat'Sous pour plus grande qu'elle n'est en réalité. Magique, cette salle de bain prend les allures d'une boîte à surprises tant sont nombreuses les ouvertures qui communiquent avec

Les Mains d'Olivier Kemeid, mises en scène par Éric Jean (Théâtre de Quat'Sous/Persona Théâtre, 2004).
Sur la photo: Vlace Samar (Mathias enfant) et Sacha Samar (Nikolaï).
Photo: Yanick Macdonald.



Les Mains

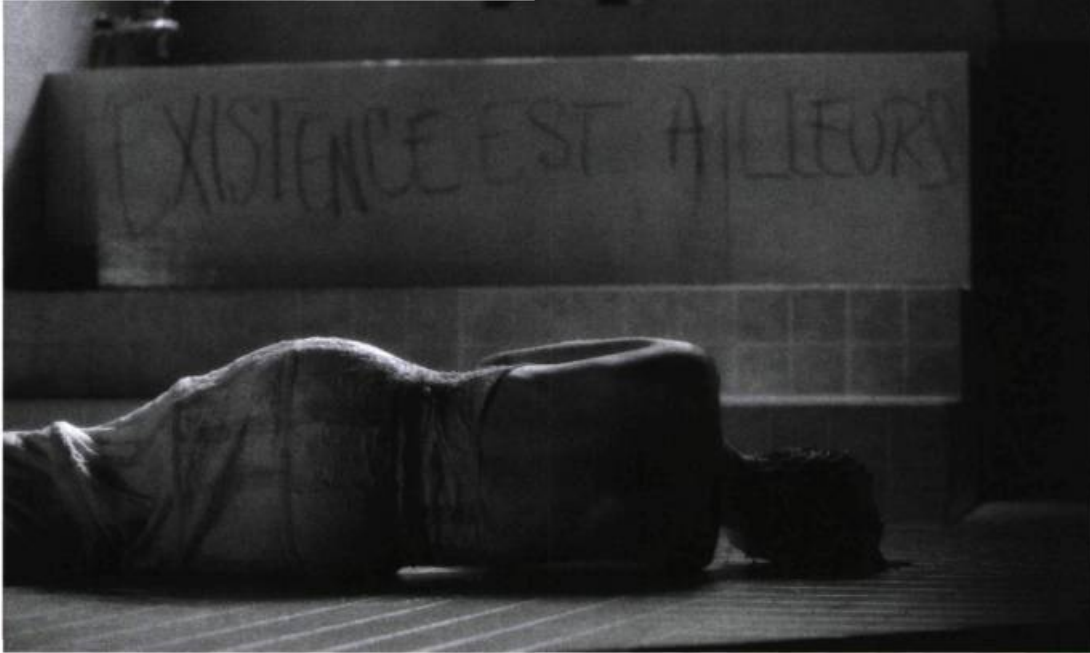
TEXTE D'OLIVIER KEMEID. MISE EN SCÈNE : ÉRIC JEAN, ASSISTÉ DE STÉPHANIE CAPISTRAN-LALONDE ; SCÉNOGRAPHIE : MAGALIE AMYOT, ASSISTÉE DE MICHÈLE MAGNAN ; CHORÉGRAPHIES : PASCALE ROY ; COSTUMES : MARC SÉNÉCAL ; ÉCLAIRAGES : ÉTIENNE BOUCHER ; CONCEPTION SONORE : MATHIEU GATIEN ; MAQUILLAGES ET COIFFURES : ANGELO BARSETTI. AVEC AMÉLIE CHÉRUBIN SOULIÈRES (JOSÉPHINE), FRANÇOIS-XAVIER DUFOUR (SERGE), HUGUES FORTIN (MATHIAS ADULTE), MARIKA LHOUMEAU (MADAME PAULA ET LA VOIX), PASCALE ROY (DANSEUSE GITANE), LESYA SAMAR (KATARINA), SACHA SAMAR (NIKOLAÏ) ET VLACE SAMAR (MATHIAS ENFANT). COPRODUCTION DU THÉÂTRE DE QUAT'SOUS ET DE PERSONA THÉÂTRE, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE DE QUAT'SOUS DU 18 OCTOBRE AU 27 NOVEMBRE 2004.

l'arrière-scène ou qui donnent sur elle. Il y a bien sûr les deux fenêtres et la porte d'entrée, mais aussi le bain, le placard et la pharmacie. D'autres plus petits orifices complètent ce joyeux gruyère qui, lors des répétitions, a servi de terrain de jeu aux acteurs et au metteur en scène.

L'une des premières scènes du spectacle consiste tout naturellement en une visite des lieux. Madame Paula, responsable des locations dans l'immeuble où se déroule l'action, nous apprend que cette salle de bain est commune, accessible aux locataires des logements qui en sont dépourvus, comme celui que louera Nikolaï, artiste peintre sans emploi, et sa femme, Katarina. Mathias, leur fils, a environ sept ans. Incapable de vivre de son art et devant

les difficultés qui en découlent, Nikolaï voit une distance s'immiscer progressivement entre lui et Katarina qui, par hasard, fait la rencontre de Serge, un autre locataire pour qui elle se prend d'affection. Les deux se voient dans la salle de bain, lieu d'intimité comme il se doit, mais aussi de rencontres fortuites avec les autres habitants du petit immeuble: une danseuse de flamenco, Madame Paula ou Joséphine, la concierge. La fin de la pièce tourne au drame passionnel avec Nikolaï qui tue sa femme sous les yeux de leur fils Mathias.

Pour raconter cette histoire, Olivier Kemeid a privilégié le point de vue du petit garçon qui, devenu adulte, se remémore les principaux événements menant à l'assassinat



Les Mains d'Olivier Kemeid, mises en scène par Éric Jean (Théâtre de Quat'Sous/Persona Théâtre, 2004).
Sur la photo : Lesya Samar (Katarina). Photo : Yanick Macdonald.

de sa mère. À la faveur de ce décalage temporel, les souvenirs d'enfance de Mathias sont ainsi présentés sous l'égide du rêve et de la fantasmagorie, ce qui nous sauve en partie d'un excès de pathétique dont la pièce n'est pas exempte. Cherchant à faire face à la dure réalité qui l'entoure, le garçon transforme ce qu'il voit et entend en un monde chimérique où l'univers poétique de Lorca joue un rôle important. C'est ainsi qu'à travers son regard d'enfant, Serge, l'amant de sa mère, devient le poète espagnol, mais sous des allures de superhéros libre, romantique et joueur qui contrastent avec l'artiste désœuvré qu'est Nikolaï, son père.

Le lien entre l'univers de Lorca, qui nourrit le texte, et le drame passionnel qui se déroule sous nos yeux ne relève pas toujours d'une nécessité évidente, comme si la contrainte initiale et le récit développé par la suite peinaient à s'harmoniser. Il arrive aussi que la langue manque de mordant et pêche par excès de lyrisme. Écrire une pièce dans les conditions décrites est une gageure qu'il faut tenter quand l'occasion se présente, mais le texte aurait certainement tiré profit d'une plus longue période de maturation.

Des images à revendre

L'intérêt premier de ce spectacle réside plutôt dans la mise en scène, les atmosphères qu'elle crée et les images qu'elle propose. Pour s'en tenir à celles-ci, la plupart sont d'une grande beauté plastique, comme à l'ouverture du spectacle lorsqu'un ange apparaît, suspendu au-dessus du bain, derrière l'immense fenêtre givrée située au fond de la scène. On a aussi droit à une sirène et à un agréable numéro de flamenco en costume traditionnel. Visuellement réussis, ces tableaux reposent malheureusement sur une imagerie convenue dont l'accumulation accuse une certaine paresse : l'ange fait écho à la mère défunte, Katarina, qui affectionne les bains, se transforme en sirène et le flamenco nourrit la thématique espagnole. Il en va de même de la figure

du poète, symbole de la liberté et du pouvoir de l'imaginaire, ça va de soi. Si tels sont les fruits de l'invention du petit Mathias, disons qu'ils manquaient d'irrévérence et d'originalité. Plus intéressants sont les tableaux qui évitent un symbolisme entendu, comme celui du voyage en train joué depuis la fenêtre du côté jardin. Plus réjouissants aussi sont les jeux que permettent les ouvertures du décor dont la mise en scène use abondamment, quitte à frôler la surenchère pour un spectacle qui fait moins d'une heure trente : très nombreuses entrées et sorties de personnages depuis la porte ou le plafond du placard, depuis le bain ou la pharmacie ; irruptions de mains au travers des murs, etc.

Rondement mené, sans être ennuyeux tant l'attention du spectateur est constamment sollicitée, l'ensemble mise sur des atmosphères variées, tantôt oniriques, tantôt dramatiques, qui s'appuient sur un recours judicieux à la musique de scène et surtout aux éclairages d'Étienne Boucher, dont il faut souligner la richesse. Tout aussi réussis sont les deux rôles secondaires féminins qui, flirtant avec la caricature, s'accommodent bien de cet univers à cheval entre rêve et réalité. Marika Lhoumeau, notamment, a fait une cocasse Madame Paula, femme nerveuse au dos courbé et aux genoux ramollis qui, toujours accompagnée d'une cigarette fumante et sans jamais s'étonner de rien, porte un regard pragmatique mais sensible sur toute chose.

Lhoumeau comme Amélie Chérubin Soulières (chaleureuse, énergique Joséphine) jouent en constant contrepoint du couple central interprété dans un registre autrement plus sobre et intérieur par Sacha (Nikolaï) et Lesya Samar (Katarina). Il en résulte une nette différence de ton qui aurait pu nuire, mais ne l'a pourtant pas fait, vu le peu de scènes qui les rassemblait tous sur le plateau. Ce double registre sert tout particulièrement le rôle de la mère, objet d'admiration de Mathias, qu'on nous montre fréquemment dans les gestes quotidiens de l'intimité. À travers le regard de son fils, elle acquiert une aura quasi fantasmatique qui lui donne les allures d'un être rêvé.

L'aventure qui a mené aux *Mains* est plus qu'intéressante et elle mérite d'être répétée. Rares en effet sont les metteurs en scène qui accordent à l'image une place aussi essentielle pour le déroulement d'un récit... et qui cherchent à en faire autre chose qu'un simple bonbon pour l'œil. On reprochera cependant au spectacle son manque de cohésion, son côté disparate, échevelé. Il est vrai qu'il joue sur plusieurs formes à la fois (théâtre de l'image, comédie, danse, drame passionnel d'où le pathétique n'est pas absent) et se nourrit de plus nombreuses thématiques encore. Je serais tenté d'y voir un écueil important du processus de création à l'origine des *Mains*, qui fait de l'intégration d'éléments épars l'une des principales tâches du metteur en scène. Dans les circonstances, transformer les façons de faire du théâtre, comme c'est le cas ici, ne suffit peut-être pas. Dans un monde idéal qui n'est pas le nôtre, il serait tout aussi souhaitable de modifier les calendriers de production pour y ajouter quelques jours, voire quelques semaines, le temps de prendre un minimum de recul, de trouver une ligne directrice plus ferme, quitte à condamner des chemins de traverse. À travailler ainsi dans l'urgence, le risque est grand de s'en remettre parfois à des solutions commodes et de ne pas approfondir la recherche autant qu'il aurait fallu. Attendons seulement de voir la suite, car il est sûr qu'elle viendra. Et puis, le Théâtre de Quat'Sous est, plus qu'ailleurs, un lieu tout désigné pour risquer le jeu. ■